

Welcome my friend

**La Jungle de Calais,
février - octobre 2016**

Gilles Raynaldy

Livre aux éditions le Point du Jour (fr) et Spector Books (eng)

Textes de Marielle Macé et de Michel Agier

Fin octobre 2016, la « Jungle de Calais » était démantelée par les forces de l'ordre. Au fil des neuf mois précédant cette évacuation, Gilles Raynaldy a photographié ce territoire et la vie des réfugiés qui y étaient installés. Le livre *Welcome my friend*, publié en 2023, retrace cette expérience. Environ quatre-vingts photographies analogiques (en couleur et en noir et blanc), accompagnées d'extraits de son journal, constituent une mémoire par sédimentation. Le livre se déploie tel un film, suivant des errances et le passage des saisons : peu à peu, les photographies laissent entrevoir la vie du lieu que l'on découvre à travers les actions, les gestes et les regards des personnes qu'y ont habitées, et l'environnement qui se révèle autour d'elles. L'écrivaine Marielle Macé éclaire l'approche du photographe, sa présence non intrusive, son attention aux lieux, aux détails, aux gestes. L'anthropologue Michel Agier rappelle, lui, les formes urbaines et les usages sociaux qui s'inventèrent dans la Jungle et dont les enseignements demeurent actuels.

« Lorsque l'on me demandait pourquoi je faisais des photographies, je répondais souvent, de façon naïve peut-être : "Pour mon peuple, pour qu'il voie, pour qu'il vous connaisse un peu mieux. Nous en avons besoin, car nous avons peur." Mais c'était que la moitié de la réponse. Il aurait été difficile d'ajouter que je voyais de la beauté dans la Jungle : la façon de cultiver des jardinets, l'organisation des cuisines et des cours, les modes de construction, les décorations des restaurants des Afghans, les façons de s'asseoir, de faire le feu, de cuisiner, de laver son linge, etc. Comment aurais-je photographié si je n'avais pas vu de la beauté dans ces manières d'être, de faire, de vivre ? »

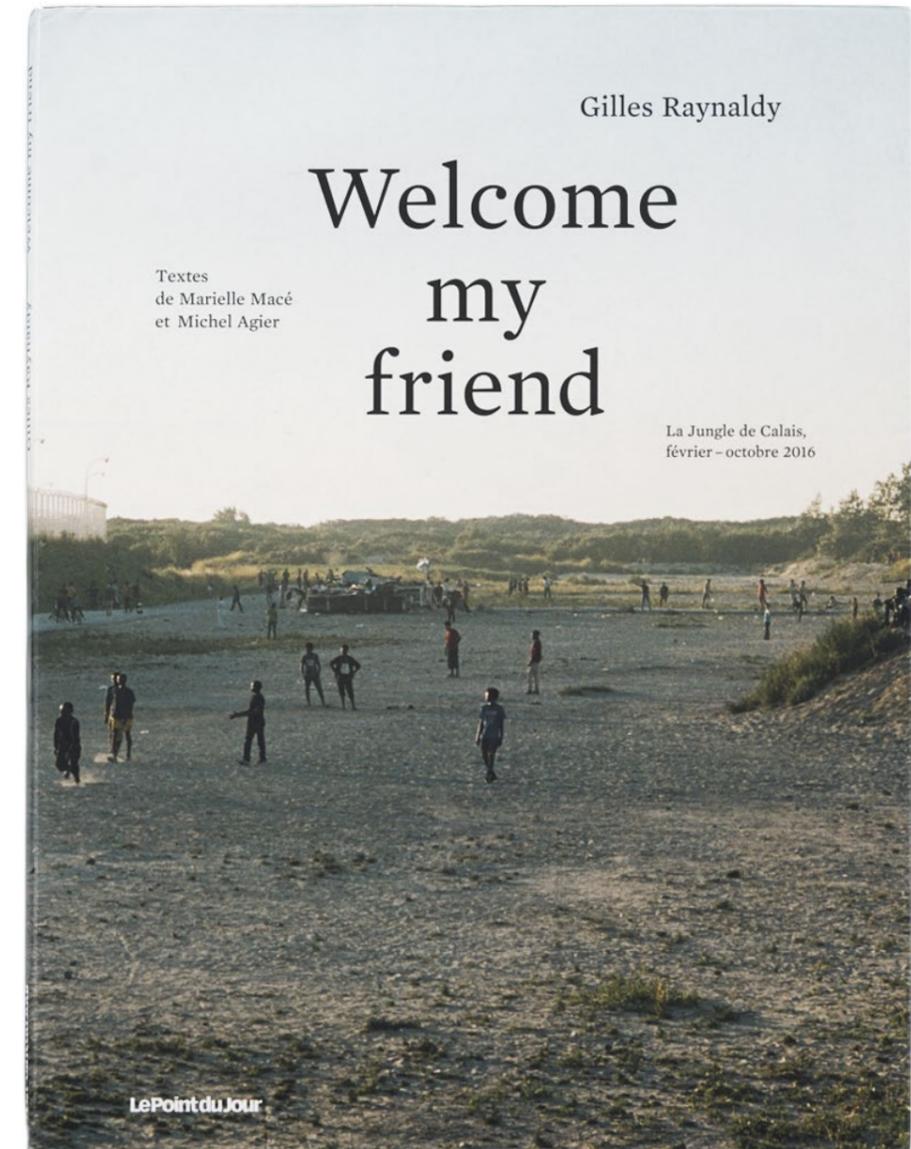
Le travail photographique de Gilles Raynaldy se concentre sur des sujets sociaux, les gestes, l'architecture et la planification urbaine, avec une méthode empirique et empathique. Son premier livre, *Jean-Jaurès* (Purpose éditions, 2015), consacré à une école en banlieue parisienne, a été nommé pour plusieurs prix internationaux.

Welcome my friend a été réalisé en association avec le PEROU (Pôle d'Exploration des Ressources Urbaines) et grâce au soutien du CNAP.

Le livre a été publié grâce à l'aide de la Fondation Antoine de Galbert.

Éditeurs [Le Point du Jour](#) [Spector Books](#)

Interview [France Culture - Gilles Raynaldy et son objectif pudique dans la «Jungle de Calais»](#)



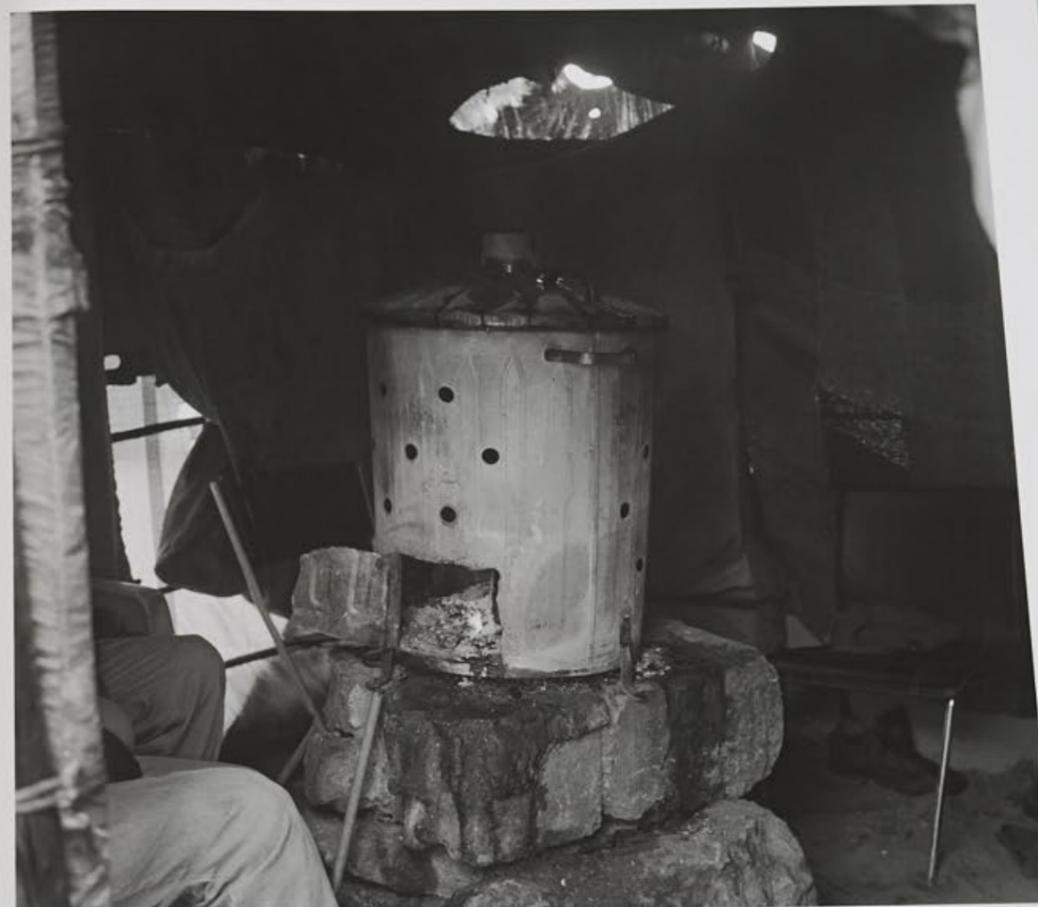
Welcome my friend
Le Point du Jour
Format : 23,7 x 31 cm,
Broché avec jaquette
80 photographies en couleur et noir & blanc
160 pages
ISBN : 978-2-493674-00-5
30 €



6 février, le matin, avant que tout le monde se réveille, zone sud



21 février, rue principale de la zone sud



22 février, un poêle dans une cuisine partagée, un quartier soudanais, zone sud

6 février

Il pleut fort ce matin. Les habitants de ce secteur de la zone sud, des Soudanais, prolongent leur nuit à l'abri sous les tentes et dans les cabanes. J'entends les frottements des corps qui se retournent dans les sacs de couchage et sous les couvertures, des murmures, des paroles que je ne comprends pas, des toux et des rires aussi. Je retrouve ce plaisir mêlé d'anxiété lorsque l'on photographie seul en terrain inconnu. Je marche le plus silencieusement possible pour ne pas réveiller ceux qui dorment ni surprendre quelqu'un avec mon appareil photo à la main.

Pour le recharger, je m'abrite sous le toit d'une petite cabane qui sert de cuisine. Je m'assois sur un tabouret en bois très bas, face à un foyer encore tiède. La pluie tambourine agréablement sur la toile percée de quelques trous afin que la fumée puisse s'échapper. Je reste là quelques minutes, à ne rien faire. Je me sens au cœur de la ville, comme dans le ventre d'un animal, au sec, protégé. Ça sent la terre mouillée, le café et le feu éteint. Un homme passe, rapide, le dos courbé sous la pluie. Il me voit, il me salue.

Un autre homme, jeune, se dirige vers mon abri. Je comprends que j'occupe sa cuisine. Je suis un peu gêné, mais lui pas du tout. Il me dit dans un beau sourire de rester, que je suis « *welcome* ». Il entre et ranime le feu avec quelques brindilles. La fumée monte et s'échappe par les trous de la bâche. Il me propose un thé que j'accepte volontiers. Il sort remplir une théière noircie au jerricane qui se trouve devant la porte, la pose sur le feu et ressort avec deux tasses en plastique qu'il rince et frotte avec un peu d'eau, directement avec ses doigts. Il entre à nouveau et plonge deux sachets de thé dans la théière. Ça bout. On attend que ça infuse. On ne se dit rien. Il nous sert. J'apprécie ce silence et la pluie qui tombe encore dehors, les sons de ses gestes précis et tranquilles. Il jette les sachets dehors par une ouverture percée dans la bâche. Les sachets en rejoignent d'autres, des dizaines de sachets qui forment un petit tas à l'arrière de la cuisine. C'est sans doute à ce moment-là que nous nous sommes présentés. Il se nomme Couti.

On échange quelques paroles. Il parle très peu l'anglais, moi pas du tout l'arabe ni d'autres langues qu'il pourrait comprendre. En français, il sait dire « *bonjour* ». Je lui fais comprendre que j'ai un fils dont la mère est camerounaise, comme si cela était susceptible de nous rapprocher un peu. Il me fait comprendre qu'il travaillait la terre au Soudan. Il est jeune et célibataire, je crois. Je n'ose pas lui poser des questions sur sa famille. Je lui dis que je suis photographe en lui montrant mon appareil. Je le quitte sans avoir fait d'image de peur de rompre le lien silencieux qui s'est tissé entre nous.

12 février

Un restaurant vers 13 heures, bondé d'habitants, en majorité afghans, de bénévoles, de journalistes, de visiteurs attirés par la Jungle pour diverses raisons. Ils déjeunent, boivent un thé ou se tiennent au chaud. Dehors il fait froid et humide. Une lumière blanche, assez faible, pénètre par les vitres en plastique. Quelques rayons de soleil traversent la poussière et la fumée des cigarettes. Ils sont trois ou quatre adolescents afghans affalés dans un fauteuil défoncé, la moustache naissante, les cheveux gominés. Ils se prennent par le cou tendrement. L'un d'eux se lève souvent pour réajuster sa coupe dans une petite glace accrochée au mur. Il replace du plat de la main des mèches rebelles. Dans la glace, j'observe à son insu son visage que j'ai oublié maintenant. J'y vois de la fatigue, et aussi quelque chose d'assez dur. Sur les chevilles de ses deux amis, je remarque des égratignures. Ils fument. Je suis assis en face d'eux, sur une de ces banquettes larges qui filent le long des murs, où l'on s'assoit et où l'on mange après avoir enlevé ses chaussures. J'ai laissé les miennes à terre, des chaussures de marche toutes crottées de boue. J'ai peur qu'on me les vole. C'est idiot.

23 février

Le soir, avec Claire, vers 21 heures sur la rue des restaurants de la zone sud. Il y a de l'ambiance à l'intérieur des restos, du passage. Les tubes afghans saturent les enceintes et accompagnent le vrombissement continu des groupes électrogènes. La lumière froide des lampes à économie d'énergie des intérieurs se mêle à celle des lampes à vapeur de sodium installées le long de la rue. Claire propose d'entrer dans un restaurant. Je préfère goûter l'atmosphère du dehors. À droite et au loin, dans les ruelles obscures, on ressent la présence vivante de milliers de personnes.

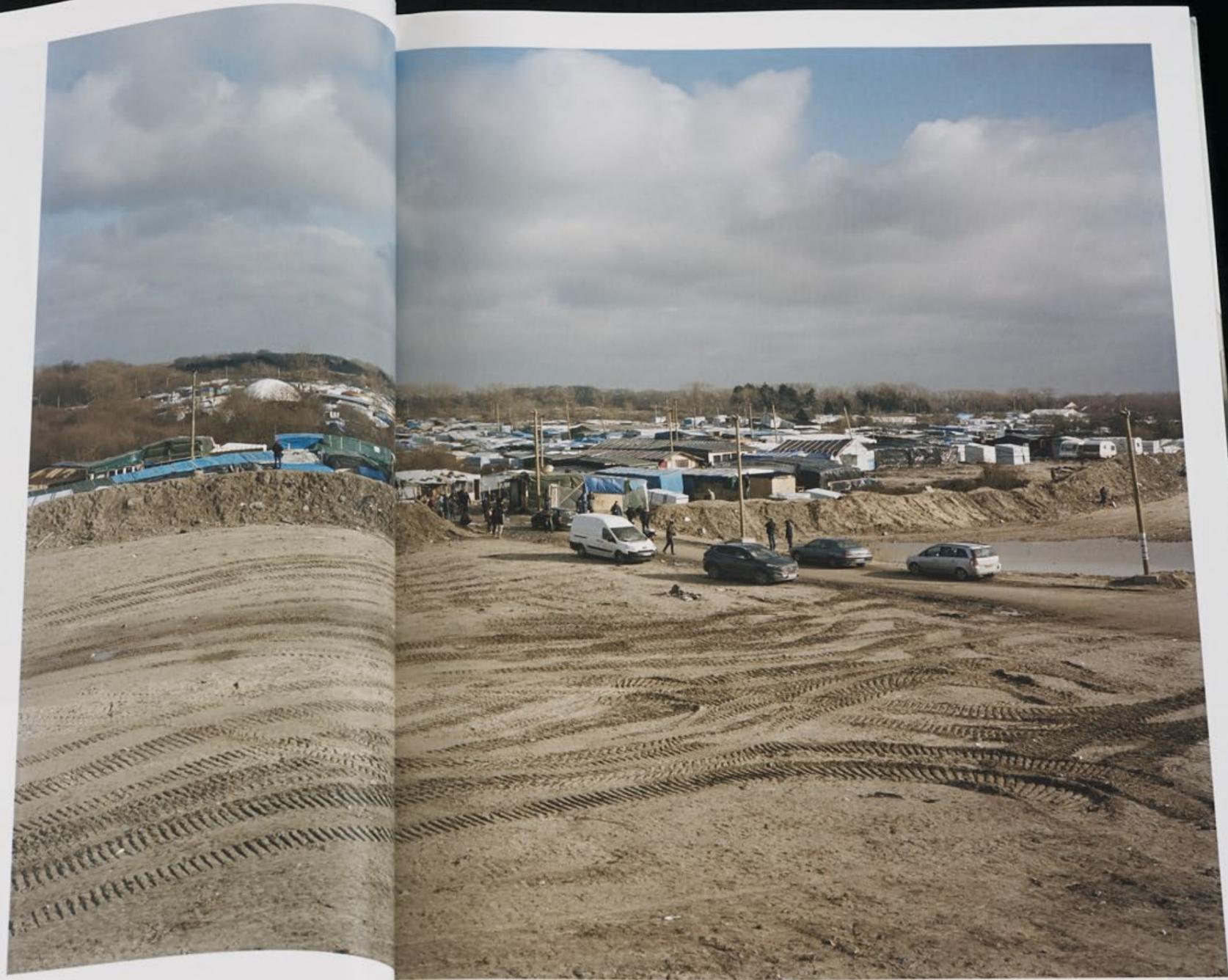
Je ne me sens pas spécialement à l'aise, mais je sors ma caméra vidéo afin d'enregistrer l'ambiance. Un homme et une femme d'une trentaine d'années accélèrent le pas jusqu'à moi et m'interpellent en anglais, pensant que je les filmais. Ils ont les yeux pleins d'inquiétude. La femme surtout exprime sa crainte d'être filmée. J'essaye de la rassurer en lui expliquant qu'ils étaient bien trop loin pour qu'on puisse distinguer leurs visages dans cette obscurité et je jure de ne jamais utiliser ces images dans le film. Me vient l'idée qu'ils sont amants, se sont peut-être rencontrés à la Jungle. Elle insiste, me menace presque et me demande de tout effacer car elle ne veut pas « se retrouver sur Facebook ». Je perds mon calme et lui dit qu'on vit dans un pays de liberté, que j'ai le droit de faire des images dans la rue.

Février

Chaque jour, je reviens dans le quartier soudanais situé le long du chemin des Dunes. Ici, rien n'est droit. Les maisons et les perspectives se découvrent au fur à mesure de la marche. La ruelle principale traverse le quartier jusqu'à la grande rue où se trouve l'École de Zimako³ puis mène, plus au nord, à l'église et aux restaurants. Les ruelles secondaires de ce quartier sont plus intimidantes. Je m'y sens davantage étranger. Les habitants que je croise sont pourtant accueillants. Certains me font des gestes amicaux, me sourient; ne cachant pas mon appareil, je me dis que les « *welcome my friend* » qu'ils m'adressent sont une façon de m'encourager à continuer mon exploration photographique. D'autres, comme dans n'importe quel village, se méfient, sont gênés, me regardent un peu de travers. Dans ce quartier, il y a une mosquée, l'École des arts et métiers créée par Alpha, un artiste mauritanien, et quantité de petites cabanes, certaines fabriquées avec des planches, d'autres à l'aide de branches, de bâches et de toutes sortes de matériaux. Elles sont pour la plupart construites sur du sable et groupées autour de cours communes.

Je ne tarde pas à revoir Couti qui m'invite de nouveau à prendre le thé dans sa cuisine. Je fais cette fois quelques images de la pièce. Lui n'a vraiment pas envie d'être pris en photo. Plus tard, il me présente ses amis qui m'ouvrent leurs portes et acceptent que je photographie leurs habitations.

³ L'École laïque du chemin des Dunes, dite aussi « École de Zimako », avait été fondée par Zimako Mel Jones, un réfugié nigérian. Une quarantaine de bénévoles s'y relayait pour enseigner le français et l'anglais.





23 février, chez un homme dont j'ai oublié le prénom, zone sud



7 mars, un homme nommé Abdou me présente son carnet de français



7 mars, intérieur de l'église orthodoxe, zone sud







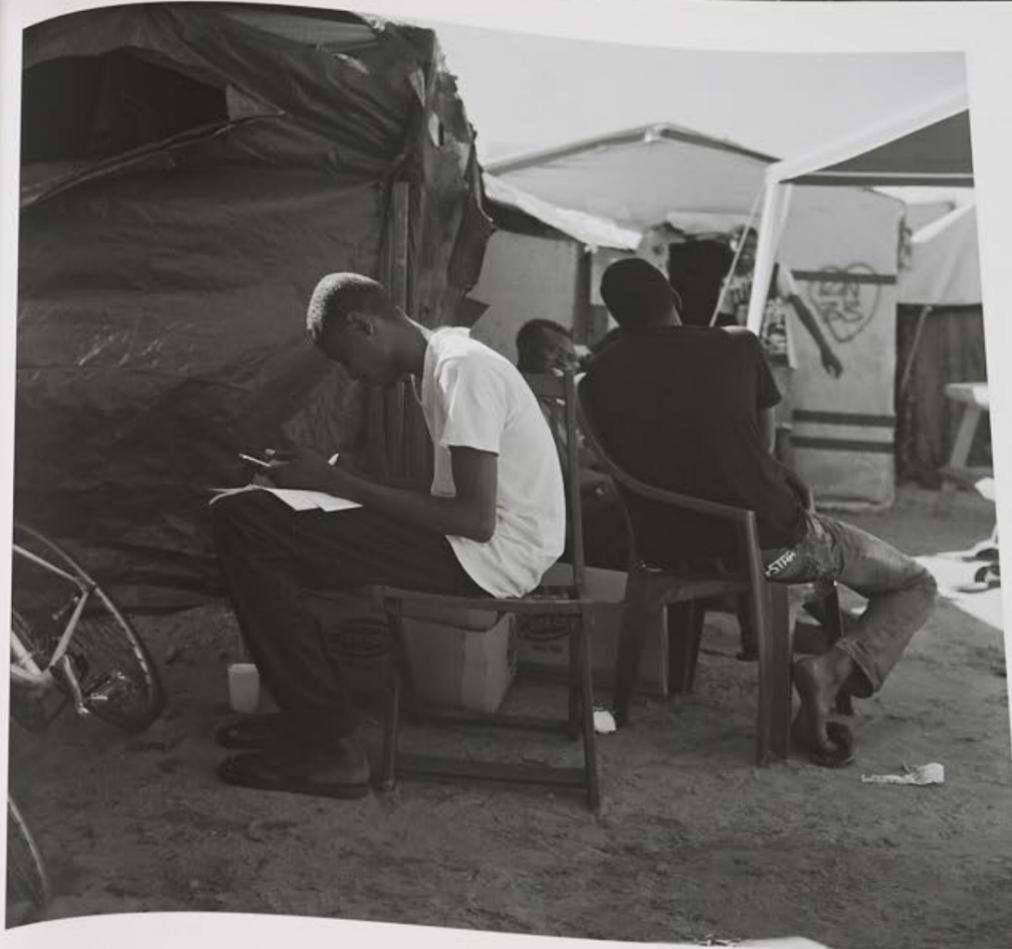
9 mai, salon-cuisine d'un groupe d'habitations soudanaises, zone nord



9 mai, des jeunes Soudanais jouent au dala, zone nord



19 juillet, portail de l'École du Darfour, zone nord



19 juillet, Mohamed étudie le français dans la cour





Welcome my friend
Gilles Raynaldy
Textes de Gilles Raynaldy, Marielle Macé et Michel Agier
80 photographies couleur et noir & blanc
Format : 23,7 x 31 cm, 160 pages
Broché avec jaquette
Conception éditoriale : Francesca Alberti et Gilles Raynaldy
Graphisme : David Poulard
Photogravure : Atelier Philippe Guilvard
Avec le soutien de la Fondation Antoine de Galbert
et de Normandie livre et lecture
Éditions : Le point du Jour (version française) : 30 €
SpectorBook (version anglaise) : 34 €



23 février - Vue de la zone sud de la jungle depuis les barrières « sans migrants »



23 février - Chez un homme dont j'ai partagé le prisonnier, sans voir

Réinventer Calais, 2019

Exposition collective

Centre Photographique d'Île de France

Commissaires : Nathalie Giraudeau et Pascal Beausse

Journal : 37.5 x 55 cm, 44 pages tiré à 20 exemplaires retirable lorsque les exemplaires fournis seront usés
Tirage photographique couleur à l'agrandisseur 80x100 cm 1/7
Collection du FNAC



La Jungle de Calais, 2015-2016

Ensemble de 10 photographies couleur et noir & blanc encadrées, dimensions variables

Collection Frac Normandie Caen



